s'étant trouvé trop court, les ensevelisseurs n'avaient trouvé d'autre expédient que de supprimer la tête du cadavre. Peu de temps après cette visite au château de Couzières, l'abbé désespéré entra à la Trappe.

Le château de Couzières appartint ensuite au prince de Rohan, qui fit construire un chenil tout en marbre. Un jour qu'il faisait visiter le château à la marquise de Contades, celle-ci, arrivée au chenil, ne put s'empêcher de dire au prince : « Vos chiens sont logés comme des princes, mais vous êtes, vous, logé comme un chien. » Après la Révolution de 1789, le château de Couzières passa à la famille de Fresnes, qui y fit de nouveaux embellissements. Le style du château rappelle celui du commencement du XVIIIe siècle ; le principal corps de logis est flanqué, à sa façade nord, de deux pavillons carrés, et, à sa façade sud, du côté des jardins, de deux tourelles rondes, reliées entre elles par une terrasse bordée d'une galerie de pierre travaillée à jour. Des douves profondes l'entouraient et ont été comblées, excepté devant l'entrée principale. Un pont de pierre jeté sur ces douves, qu'alimentent des eaux vives, remplace l'ancien pont-levis. Les jardins, agrandis et embellis par le propriétaire actuel, renferment de frais bosquets, des labyrinthes, des quinconces, des accidents de terrain du plus ravissant effet, des jets d'eau, des cascades, des fontaines, des grottes, une source incrustante, une pièce d'eau cachée sous les aunes, les saules pleureurs, les chèvrefeuilles et les sureaux.

**COUZOURI** s. m. (kou-zou-ri). Philol. Ancien caractère géorgien.

**COVADO** s. m. (ko-va-do). Métrol. Mesure de longueur pour les étoffes, usitée en Portugal, où elle vaut de 0 m. 66 à 0 m. 68, et dans les Etats barbaresques, où sa valeur est à peu près de 0 m. 50.

**COVADONGA** ou **COBADONGA**, nom d'une caverne des Asturies, célèbre dans l'histoire d'Espagne par la première victoire remportée par les Espagnols sur les Arabes conquérants de la Péninsule, et qui fut l'origine du royaume des Asturies, dit aussi royaume d'Oviedo.

Les Espagnols de cette contrée avaient choisi Pélage pour chef, dans la prévision d'un prochain conflit avec les Arabes, maîtres du reste de la presqu'île. Ceux-ci ne tardèrent pas à être instruits de ce mouvement de la population asturienne, et un de leurs chefs, Alkhamah, reçut l'ordre d'aller le réprimer à la tête de quelques milliers de combattants. Nous empruntons les détails qui suivent au tome troisième de l'excellente *Histoire d'Espagne* de M. Ch. Romey : « Averti de l'approche de l'armée d'Alkhamah, Pélage n'essaya point de tenir tête inutilement dans le bourg de Canicas et se retira, avec tout le peuple de ce canton, vieillards, femmes, enfants, vers un mont appelé Auséba, éloigné de deux lieues de Canicas, à l'extrémité orientale des Asturies, à l'endroit où cette région confinait avec la partie de l'ancienne Cantabrie qu'on nomme aujourd'hui Asturie de Santillane. Les femmes, les vieillards, les enfants gagnerent les lieux les plus secrets de ces montagnes et s'y abritèrent comme ils purent. Tous les hommes armés soit de massues, soit de glaives, les archers et les frondeurs, restèrent avec Pélage pour les défendre dans les moyennes hauteurs, où il était possible aux Arabes de pénétrer.

» On a quelques détails assez précis sur le théâtre des premiers exploits de Pélage. A l'E. du mont Auséba, un énorme rocher, au pied duquel prend sa source la petite rivière appelée Deva, s'élève au fond de la vallée étroite et sombre qui y mène et en ferme tout à coup l'issue. Dans ce rocher il y a une caverne assez profonde, qui, alors comme aujourd'hui, s'appelait Covadonga, avec une ouverture naturelle à quelques pieds du sol, laquelle pouvait contenir à peu près deux cents hommes. C'est là que se retira Pélage avec ceux qui le suivaient. Il mit dans la caverne tout ce qu'elle put tenir de soldats et s'y enferma avec eux, fit placer le reste en embuscade dans les bois qui couvraient le revers escarpé des deux monts qui se dressent et se resserrent de plus en plus des deux côtés de la vallée à mesure qu'on avance vers la source de la Deva; et, ainsi retranché, il attendit bravement les ennemis.

» La troupe d'Alkhamah, instruite de la retraite de Pélage, n'hésita pas à se laisser entraîner sur ses traces et à s'engager dans cette gorge, où un petit nombre d'hommes pouvaient suffire à mettre en déroute toute une armée. Arrivés près de la caverne où Pélage et les siens se tenaient cachés, les musulmans commencent le combat ; mais leurs flèches rebondissent du rocher, et, mêlées aux traits des ennemis, retombent sur eux-mêmes et portent la mort dans leurs rangs. Les flancs des deux montagnes semblent s'ébranler et combattre contre eux. Les rocs et les arbres se détachent et roulent sur eux de toutes parts. Saisis d'épouvante, ils reculent; mais la vallée étroite embarrasse leur fuite. Une tempête survient pendant la lutte, dans ces montagnes où le moindre orage suffit à grossir les torrents d'une façon extraordinaire. Les chrétiens redoublent d'efforts et les accablent. Quelques-uns réussissent à gagner le penchant du mont Auseba et courent dans la direction du territoire de Liébane; mais il était écrit que, de toute l'armée musulmane, pas un soldat ne devait échapper. Comme ils descendaient de ce côté par un sentier rapide, la pente qui domine le lit de la Deva, près de Casigadie, s'éboula tout à coup sous leurs pieds, et tous roulèrent et furent engloutis dans les eaux débordées du torrent. »

Un auteur arabe, Abdallah ben Abdel Kahman, rend compte comme il suit de cet événement : « Le gouverneur de la Péninsule pour le calife, dit-il, ayant appris que les chrétiens avaient assemblé une armée dans les montagnes du septentrion, envoya contre eux Alkhamah. Pélage, fort de sa position et de son audace, tomba sur les musulmans, dont il fut tué près de trois mille. Une tempête éclata, et l'armée fut submergée. Pélage survint qui fit d'eux un grand carnage. Alkhamah et ses compagnons demeurèrent parmi les morts. »

La victoire de Covadonga eut pour résultat immédiat de livrer à Pélage, qui avait été proclamé roi au milieu de l'enivrement excité par ce fait d'armes, toute la région comprise entre l'Eo, la Deva, les montagnes et la mer, région qui fut à jamais affranchie de la domination musulmane et devint le berceau de l'indépendance espagnole. V. PÉLAGE.

**COVAINQUEUR** s. m. (ko-vain-keur — du préf. *co*, et de *vainqueur*). Néol. Vainqueur avec un autre : *Il espère que ses* COVAINQUEURS *ne s'en souviendront pas.* (Cormen.)

**COVARRUBIAS** ou **COVARRUVIAS Y LEYVA** (Diego), jurisconsulte, surnommé le *Barthole espagnol*, né à Tolède en 1512, mort à Madrid en 1577. Il enseigna le droit canon à Salamanque et à Oviedo, fut nommé par Philippe II archevêque de Ciudad-Rodrigo et chargé de réformer l'université de Salamanque, figura au concile de Trente et entra au conseil d'État en 1574. Ses ouvrages, dans lesquels la science du droit se trouve éclairée par celle des langues, de la théologie, de l'histoire et des lettres, ont été plusieurs fois réimprimés ; la meilleure édition est celle de Genève, 1762. — Son frère, Antonio COVARRUBIAS, né en 1514, mort à Tolède en 1602, professa avec une grande distinction le droit à Salamanque, assista au concile de Trente, devint membre du conseil royal de Castille, et enfin chanoine de Tolède. Il acquit la réputation d'un des plus remarquables savants de son temps. On n'a de lui que des ouvrages manuscrits, entre autres *De jure regni Lusitanici*. — Juan COVARRUBIAS Y HOROZCO, neveu des précédents, né à Tolède, mort en 1608, devint évêque de Girgenti (Sicile), où il établit une imprimerie, fut dénoncé au pape pour la publication de divers ouvrages, et parvint, non sans peine, à se justifier. Parmi ses ouvrages nous citerons : *De la verdadera y falsa profecia* (Ségovie, 1588, in-8°) ; *Paradoxas christianas contra las falsas opiniones del mundo* (1692), etc. — Son frère, Sébastien COVARRUBIAS, fut chapelain du saint-office. Il a publié un ouvrage intitulé : *Tesoro de la lingua castellana o española* (Madrid, 1611, in-fol.).

**COVE**, ville d'Irlande, comté et à 17 kilom. S.-O. de Cork, sur l'île Great-Island, que forme sur la côte S. de l'Irlande le petit golfe nommé par les Anglais Cork-Harbour ; 7,000 hab. Port vaste, commode et sûr, servant de station navale permanente, que défendent plusieurs forts. Service régulier de bateaux à vapeur pour Dublin, Londres et Bristol. Bains de mer très-fréquentés. Vue du port, la ville de Cove, qui s'élève en amphithéâtre du bord de la mer à une très-grande hauteur, offre un tableau pittoresque ; les maisons sont en général bien bâties, et la salubrité de son climat y attire beaucoup de valétudinaires. On y remarque une belle église, une chapelle catholique romaine, plusieurs écoles et un hôpital de fiévreux.

**COVÉLIE** s. f. (ko-vé-lî). Bot. Syn. de SPERMACOCE, genre de rubiacées.

**COVELLI** (Nicolas), chimiste italien, né à Cajazzo (Terre de Labour) en 1790, mort en 1829. Ses remarquables aptitudes scientifiques lui valurent d'être envoyé à Paris aux frais du gouvernement napolitain, pour y compléter ses études. De retour dans sa patrie, il devint professeur de chimie, directeur des ponts et chaussées et membre de l'Académie des sciences de Naples. Covelli s'est surtout fait connaître par ses remarquables travaux sur les phénomènes et les produits des éruptions volcaniques du Vésuve. Grâce à l'analyse chimique et à des observations multipliées, ce savant découvrit que les roches volcaniques en fusion ne renferment aucune particule charbonneuse ; il trouva dans les produits des éruptions du soufre et de l'acide sulfureux, donna la composition de la lave, etc. Parmi ses écrits nous citerons : *Observations et expériences faites au Vésuve pendant les années* 1821-1822, et *Prodrome de la minéralogie du Vésuve* (Naples, 1825, 1 vol. in-18). On a de lui plusieurs mémoires dans divers recueils, entre autres dans le journal le *Pontano*.

**COVELLITE** s. f. (ko-vèl-li-te — de *Covelli*, qui lui a donné son nom). Minér. Bisulfure de cuivre trouvé dans les laves du Vésuve. ‖ On dit aussi COVELLINE.

— **Encycl.** La *covellite* contient, sur 100 parties, 32 de soufre et 66 de cuivre. Ce minéral, remarquable par sa magnifique couleur bleu indigo, a été découvert par M. Covelli dans les fumerolles du Vésuve. On le trouve tantôt en enduits qui tapissent l'intérieur des cellules ou la surface des laves, tantôt en petites lamelles hexagonales si minces qu'on peut les détacher de la roche par le souffle, d'autres fois en petits cristaux résultant de la combinaison de deux pyramides hexagonales avec un prisme hexaèdre régulier. La dureté de la *covellite* varie de 1,5 à 2. Sa densité est égale à 46. Covelli explique la présence du minéral qui nous occupe dans le cratère du Vésuve en admettant que, dans des conditions convenables, l'hydrogène sulfuré a pu réagir sur le chlorure de cuivre. Mais cette explication ne s'applique peut-être pas avec autant de facilité aux autres gisements de la *covellite*, et ceux-ci sont nombreux. Par exemple, on a retrouvé le sulfure de cuivre bleu au milieu d'un schiste marno-bitumineux du terrain pennéen, dans le district de Sangerhausen en Saxe, et dans quelques parties du Mansfeld et de la Thuringe. Il existe en outre dans le pays de Bade, à Baden-Weiler, avec la chalcosine et la chalcopyrite ; à Leogang, à Salzbourg, avec le calcaire spathique, dans un schiste argileux; dans la forêt Noire, dans le Harz, en Pologne et au Chili.

**COVENANT** s. m. (ko-ve-nan — mot anglais emprunté à l'ancien français, et qui a signifié *convention*). Hist. relig. Ligue formée entre les Ecossais pour la conservation de leur culte, tel qu'ils le pratiquaient en 1580.

— **Encycl.** Ce pacte solennel fut conclu entre les presbytériens d'Ecosse pour défendre l'Eglise nationale contre l'anglicanisme et le papisme. Le premier engagement de ce genre fut signé par les Ecossais de toutes les classes, en 1588, lorsque Philippe II menaçait l'Angleterre et la Réforme par sa fameuse *Armada*. Il contenait une profession de foi protestante, une réprobation de l'Eglise romaine et un serment de défense mutuelle et d'union. La destruction de la flotte espagnole rendit cette confédération sans objet. Au siècle suivant, lorsque Charles Ier, par un édit de *conformité*, voulut imposer aux Ecossais le rit anglican et la hiérarchie ecclésiastique, un parlement rassemblé à Edimbourg renouvela, au milieu de l'enthousiasme universel, le *covenant* de 1588, et une armée nationale alla battre les troupes royales à Newborn. Lors des luttes entre le Parlement et Charles Ier, les Ecossais conclurent un nouveau *covenant* avec l'Assemblée anglaise, armèrent contre le roi qui, attaqué de tous côtés et réduit à la dernière extrémité, finit par se réfugier au milieu de l'armée covenantaire d'Ecosse, dont les chefs le livrèrent aux Anglais. Les covenantaires, cependant, étaient royalistes, et de plus ils s'alarmèrent de la puissance des indépendants anglais jusqu'à prendre assez inutilement les armes en faveur de ce roi qu'ils avaient trahi. Après l'exécution de Charles, ils proclamèrent son fils Charles II, qu'ils reçurent en Ecosse en 1650, toutefois après lui avoir fait signer le fameux *covenant*, que ce même prince fit solennellement abolir en 1661. En 1679, les derniers covenantaires firent une tentative inutile pour rétablir l'acte de confédération et furent écrasés à la bataille du pont de Bothwell.

**COVENANTAIRE** s. m. (ko-ve-nan-tè-re — rad. *covenant*). Hist. relig. Adhérent du covenant. ‖ On les appelle aussi PRESBYTÉRIENS et PURITAINS.

**COVENDEUR** s. m. (ko-van-deur — du préf. *co*, et de *vendeur*). Individu qui vend avec un autre un objet qui leur est commun.

**Covent-Garden** (THÉÂTRE DE), un des plus anciens et peut-être le plus fameux de Londres, en même temps qu'il est un des plus vastes, des plus magnifiques de tout l'univers. Célèbre depuis près de deux siècles dans l'univers entier, le théâtre de Covent-Garden a dû d'abord son immense renommée au talent de premier ordre des grands artistes qui y interprétaient les œuvres sublimes de Shakspeare, et en tête desquels il faut placer l'incomparable Garrick, qui, malgré l'inspiration et les facultés exceptionnelles de quelques-uns de ceux qui sont venus après lui, Charles Kemble, Edmund et Charles Kean, Macready, etc., n'a, dit-on, jamais eu d'égal dans son pays, plus heureux en cela que Lekain, qui, chez nous, vit sa gloire égalée par celle de Talma ; mais ensuite, et depuis vingt-cinq ans environ, le théâtre de Covent-Garden a changé complétement de genre : abandonnant le drame national pour l'opéra italien, il s'est acquis dans cette nouvelle voie une vogue qui renouvela sa renommée en la transformant ; non-seulement il marche, on peut le dire, l'égal de l'Opéra de Paris, mais il est souvent supérieur à notre Théâtre-Italien, de même qu'à ceux de la Scala, de Milan ; de San-Carlo, de Naples ; de la Fenice, de Venise, et de l'Oriente, de Madrid ; un seul théâtre peut-être serait en état de soutenir avec lui une comparaison, c'est celui de Saint-Pétersbourg, pour lequel le gouvernement russe fait des sacrifices si considérables.

Le théâtre royal de Covent-Garden, élevé dans Bow-Street, quartier de Westminster, sur l'emplacement d'un ancien monastère, date des premières années du XVIIIe siècle. « C'était autrefois un monastère catholique, dit l'auteur anonyme du livre intitulé : *Garrick*, ou les *Acteurs anglais* (Paris, 1769) : les moines, les prêtres, les évêques, les liturgies y paraissent sur la scène : les Anglais ont mis le théâtre dans l'église, et l'église sur le théâtre. » Comme beaucoup d'autres, il devint plus d'une fois la proie des incendies. Brûlé d'abord en 1808, la première pierre de sa seconde salle fut posée le 31 décembre de la même année par le jeune prince de Galles, et dix mois après, le 18 septembre 1809, il était de nouveau ouvert au public; c'est à l'architecte R. Smirke jeune qu'on devait le nouveau monument, dont l'aspect extérieur était des plus remarquables. La façade, présentant une imitation du temple de Minerve à l'Acropole d'Athènes, était formée d'un beau portique d'ordre dorique, où l'on distinguait deux belles statues dues au ciseau puissant de Flaxman, personnifiant la Tragédie et la Comédie, et deux bas-reliefs représentant le Drame ancien et le Drame moderne. Lorsque l'on installa à Covent-Garden une troupe chantante italienne, tout l'intérieur de ce théâtre fut entièrement reconstruit sur les dessins de l'architecte Albano, et agencé avec un luxe inouï. Malheureusement la salle, ainsi modifiée, ne devait pas vivre longtemps, et, vers 1855, elle était de nouveau détruite par un terrible incendie. Cette fois, les travaux furent longs, et elle ne put être livrée de nouveau au public qu'après un intervalle de quelques années, mais plus belle, plus splendide, plus magnifique, à l'intérieur comme à l'extérieur, qu'elle ne l'avait jamais été. L'aspect de l'édifice est tout à fait monumental, et c'est certainement l'un des plus remarquables et des plus complets qui soient à Londres. Quant à l'intérieur, il est impossible de rien concevoir de plus grandiose, de plus réussi, de plus parfait que cette salle immense, avec ses six rangs de loges garnies de rideaux, comme dans les théâtres de l'Italie, où chaque spectateur a pour lui seul autant de place qu'il en faudrait à deux personnes, où la circulation est facile, commode et agréable. Cette salle, cela va sans dire, est décorée avec une somptuosité sans pareille, les foyers d'entr'acte sont d'une richesse incomparable, et enfin les abords de toutes les places, les couloirs, les corridors, les escaliers, sont conçus dans des proportions gigantesques et véritablement exceptionnelles. Aussi les Anglais se montrent-ils fiers de leur Théâtre-Italien, et on doit convenir qu'ils n'ont pas tout à fait tort.

Mais avant d'être voué à l'opéra, le théâtre de Covent-Garden avait été, pendant plus d'un siècle, l'asile favori de la tragédie et du drame anglais, et les œuvres sublimes de Shakspeare n'avaient cessé d'y être représentées. Dès sa naissance, il possédait une troupe dramatique et tragique des plus remarquables, et, parmi les artistes qui y firent apprécier leur talent dans les premières années du XIXe siècle, il convient surtout de citer Yates, premier rôle d'un grand mérite ; sa femme, connue d'abord sous le nom de miss Brunton, et qui ne le lui cédait en rien ; Young, tragédien qui acquit une haute renommée dans les grands rôles de Shakspeare, et que ses facultés multiples et variées plaçaient aussi en première ligne dans l'emploi comique ; Chapman, qui remplissait avec un grand naturel les rôles de vieillard à sentiment et qui possédait assez bien notre langue pour avoir pu jouer plusieurs fois certaines pièces françaises, entre autres le *Menteur*, de Corneille ; Abbott, qui se fit une grande réputation dans le drame et se recueillit aussi des applaudissements comme auteur en faisant jouer à Covent-Garden quelques ouvrages de sa façon : *The Youthful days of Frederick the great* (la *Jeunesse du grand Frédéric*), *Swedish Patriotism, or the Signal fire*, etc.; Cooke, acteur très-singulier, qui se fit surtout une grande renommée comme mime, et qui, vers 1825, vint remplir à Paris le rôle principal du *Monstre*, drame dans lequel il obtint un immense succès sous ce rapport ; Egerton, comédien estimable, qui fut plus tard directeur du théâtre de Sadler's-Wells ; Liston, qui était particulièrement excellent dans les bas comiques ; Terry, qui jouait aussi les comiques, mais d'une façon plus distinguée et très-variée ; miss Foote, qui était principalement goûtée dans le mélodrame, quoiqu'elle déployât aussi un véritable talent dans la comédie et dans la tragédie ; John Kemble, qui fut pendant plusieurs années directeur de ce théâtre de Covent-Garden, où il s'était fait applaudir ; Macready père, etc. Mais les trois grands artistes qui se sont surtout rendus fameux à ce théâtre sont Charles Kemble, le frère de celui que nous venons de citer ; Macready fils et Edmund Kean. Sur ceux-là, nous n'avons pas à nous étendre, leur nom suffisant à rappeler leur talent. Disons seulement que Charles Kemble joignit à ses triomphes comme comédien quelques prétentions aux succès de l'auteur dramatique, et fit représenter quelques pièces à Covent-Garden : *The Wanderer, or the Rights of hospitality* (l'*Homme errant*, ou les *Droits de l'hospitalité*) ; *Kamtchatka, or the Slave's Tribute* (*Kamtchatka*, ou le *Tribut de l'esclave*) ; *the Child of chance* (l'*Enfant du hasard*) ; *the Brazen bust* (la *Tête de bronze*) ; mais, excepté la première qui fut assez bien accueillie, les autres furent jouées seulement trois ou quatre fois.

Lorsque le théâtre de Covent-Garden se transforma pour devenir, sous la direction de M. Lumley, le *Royal Italian Opera* et se convertir en scène lyrique, il devint du premier coup l'un des premiers de toute l'Europe, et n'a jamais cessé depuis lors de conserver ce rang distingué. Digne rival du *Majesty's Theatre*, il sut toujours réunir des troupes admirables, composées des premiers chanteurs de tous les pays, et l'on y entendit successivement MM. Mario, Rubini, Tamberlick, Fraschini, Lablache, Delle Sedie, Faure, Gardoni, Nicolini, Zucchini, et Mmes Giulia Grisi, Alboni, Penco, Erminia Frezzolini, Adelina Patti, Nilsson, Miolan-Carvalho, etc., etc. On ne joue pas seulement à Covent-Garden le répertoire purement italien, mais bien aussi des traductions italiennes des opéras français : le *Prophète*, *Guillaume Tell*, *Robert le Diable*, les *Huguenots*, *Faust*, *Zampa*, *Fra Diavolo*, le *Domino noir* et beaucoup d'autres encore.

Les prix des places sont extrêmement élevés au théâtre de Covent-Garden : une loge y coûte de 2 livres 2 shillings (52 fr. 50) à 6 livres 6 shillings (environ 160 fr.) ; quant aux autres places, elles sont cotées ainsi : stalles d'orchestre, 1 livre 1 shilling ; stalles des loges, de 12 shillings 6 pence, à 15 shillings (de 19 à 23 fr. environ) ; parterre, 8 shillings ; stalles d'amphithéâtre, 5 shillings ; amphithéâtre proprement dit, 2 shillings 6 pence. Nous ne devons pas oublier de faire remarquer qu'on ne peut avoir accès dans la salle du théâtre de Covent-Garden que si l'on est en tenue de cérémonie, c'est-à-dire frac noir ainsi que le pantalon, cravate et gants blancs. Les Anglais sont assez sans gêne hors de leur patrie, mais ils tiennent à ce que l'on soit soumis chez eux à l'étiquette la plus sévère.

**COVENTRY**, ville d'Angleterre, dans le comté et à 16 kilom. de Warwick, à 146 kilom. N.-O. de Londres, à l'origine du canal de son nom qui communique avec celui d'Oxford, et sur la grande voie ferrée de Londres à Birmingham ; 34,000 hab. Cette ville forme, depuis Henri VI, un comté indépendant (*City-County*) ; siége des assises et des sessions trimestrielles. Horlogerie très-renommée ; fabriques de draps, lainages, soieries ; bonneterie. Commerce important. Cette ville ancienne, aux rues étroites et tortueuses, dont plusieurs maisons offrent de l'intérêt à l'antiquaire, apparaît déjà dans l'histoire sous Edouard le Confesseur. En 1459, pendant la guerre des Deux-Roses, on y tint, contre les chefs de la faction d'York, un parlement connu sous le nom de *Parliamentum diabolicum*. Marie Stuart y fut quelque temps prisonnière. On y voyait jadis une vaste abbaye, dont il ne reste que quelques ruines informes ; mais on y admire encore l'église Saint-Michel, d'architecture ogivale, que surmonte un des plus élégants clochers qui soient en Europe ; l'église de la Trinité, également ornée d'un clocher fort élevé ; l'église Saint-Jean, beau bâtiment gothique ; la salle Sainte-Marie, reste imposant des anciens temps, construite sous Henri VI pour les réunions de la confrérie de la Trinité, et qui est ornée de vitraux peints et de belles tapisseries. ‖ Bourg des Etats-Unis d'Amérique, Etat de Rhode-Island, à 24 kilom. S.-O. de Providence ; 4,500 hab. Importantes manufactures de coton. ‖ Autre bourg des Etats-Unis, dans le Connecticut, à 25 kilom. E. d'Artford ; 3,745 hab. Fabrication de machines et mécaniques; manufactures de cotons et de lainages.

Une particularité assez curieuse se rattache à la ville d'Angleterre qui porte ce nom. En Angleterre, *envoyer quelqu'un à Coventry*, c'est en quelque sorte le rayer du nombre des vivants, montrer qu'on ne fait plus attention à lui et que, dans les sociétés où il se trouve, on le regarde comme absent. Parle-t-il, personne ne lui répond; se fâche-t-il, chacune des personnes de la compagnie paraît ne pas même l'entendre. Ces sortes de petites exécutions ont lieu à l'égard de quelqu'un qui s'est mal comporté dans une compagnie, et l'on sait qu'à Londres les clubs sont très-nombreux. Cette punition s'impose souvent aux caractères mécontents et querelleurs, et cela continue jusqu'à ce que notre homme, fatigué de sa situation, ce qui lui arrive ordinairement au bout de quelques semaines et souvent au bout de quelques jours, manifeste humblement le désir de *revenir de Coventry*, de n'être plus mis hors la loi. Quand toutes les réparations exigées ont été faites, les gens de la société s'apprennent réciproquement la nouvelle de son retour et le félicitent de son bon voyage. Alors tout ce qui s'est passé est oublié à l'instant. Voilà vraiment qui est charmant, et quoi qu'on dise de la taciturnité de nos voisins d'outre-Manche, ils montrent encore de temps en temps qu'ils sont les dignes descendants de Sterne et de Swift.

**COVER** v. a. ou tr. (ko-vé). Ancienne forme du mot COUVRIR.

**COVERDALE** (Miles), théologien protestant anglais, né en 1487, mort en 1568. Il étudia aux universités de Cambridge et de Tubingue, entra ensuite dans la carrière ecclésiastique, et fut ordonné prêtre en 1514. Mais, dès que les premières semences du protestantisme commencèrent à se répandre en Angleterre, il abandonna la religion catholique et s'occupa aussitôt de faire une traduction de la Bible, qui fut publiée en 1535 à Zurich, avec une dédicace au roi Henri VIII ; c'était la première qui eût été autorisée par le gouvernement, et c'était aussi la première fois que la Bible tout entière était traduite en anglais. En 1538, Coverdale fut envoyé en France pour y préparer une nouvelle édition de la Bible, François Ier ayant permis, sur la demande du roi Henri VIII lui-même, qu'elle fût imprimée à Paris. Malgré l'autorisation royale, l'imprimeur français qui avait été chargé de ce travail, ses employés anglais et Coverdale lui-même furent cités devant la Sorbonne, et 2,500 exemplaires de l'ouvrage, qui avaient déjà été tirés, furent saisis et condamnés aux flammes ; mais l'officier chargé de surveiller l'exécution de l'arrêt vendit, par avarice, un certain nombre de ces exemplaires à un mercier, pour envelopper ses marchandises, et l'éditeur anglais put en recouvrer quelques-uns, qui servirent à imprimer, en 1539, sous la direction de Coverdale, la Bible dite *de Cranmer* ou *Grande Bible*. Coverdale devint plus tard aumônier de Catherine Parr, dernière femme de Henri VIII, puis en 1551 évêque d'Exeter. La reine Marie ayant, à son avénement, rétabli la religion catholique, il fut déposé de son siége épiscopal et emprisonné. Il recouvra cependant sa liberté, et se réfugia d'abord en Danemark, puis en Suisse, où il collabora à la traduction de la Bible dite *de Genève*, qui fut publiée de 1557 à 1560. En 1558, à la mort de Marie, il put rentrer dans sa patrie, mais ne fut pas rétabli dans son évêché, parce qu'il fut soupçonné de partager les doctrines des réformés génevois, relatives au costume et au cérémonial ecclésiastique.

**COVERTE** (Robert), navigateur anglais de la première moitié du XVIIe siècle. Il se rendit en 1607 aux Indes orientales. Le navire qu'il commandait fut assailli par une tempête sur la côte de Cambaye, et il parvint à se sauver du naufrage avec cinquante-quatre de ses compagnons (1609). Il gagna Surate, traversa l'Indoustan, la Perse, l'Arabie, atteignit Alep, et arriva enfin en Angleterre en 1611. Il a publié, sous le titre de : *Voyages à travers la plus grande partie des Indes orientales, etc.* (Londres, 1612, in-4°), une relation intéressante et exacte, dans laquelle on trouve notés avec soin l'état des pays, les mœurs des peuples, les distances des lieux, etc.

**COVET** s. m. (ko-vè). Moll. Espèce de buccin.

**COVETTE** s. f. (ko-vè-te). Bot. Nom vulgaire de la crételle hérissée, plante de la famille des graminées : *La farine de* COVETTE *contient peu de parties nutritives.* (V. de Bomare.)

**COVID** s. m. (ko-vidd). Métrol. Mesure de longueur, valant en Chine, 0 m. 3564 ; à Pondichéry, 0 m. 4573 ; à Bombay, 0 m. 4602 ; à Madras, 0 m. 4737.

**COVIELLE.** Ce nom bizarre d'un personnage de théâtre, dont il ne paraît pas qu'un auteur français se soit jamais servi avant et depuis le *Bourgeois gentilhomme*, a sans doute été tiré par Molière du *Malmantile* de Lippi. Ce poëme italien, rempli de scènes facétieuses, de proverbes, de plaisanteries, de locutions populaires, de mots du meilleur comique, était au premier rang de ces livres qui, selon l'expression d'un contemporain, ne pouvaient se sauver des mains de Molière. Voici le passage du *Malmantile* où il est question de Covielle :

*In abito Scarnecchia da Coviello,*
*Tinta di brace l'una et l'altra guancia,*
*Et per sua spada sfodera un fuscello,*
*Ch' ho 'l pomo d'una bella melarancia.*

« Scarnecchia, en costume de Covielle, les deux joues ornées d'une moustache de charbon et dégaînant pour épée une brochette dont le pommeau est une belle et grosse orange. »

*Coviello*, dit Minucci, l'annotateur de Lippi, nom abrégé de *Jacoviello*, est un masque napolitain. Il représente un bravo imbécile qui porte des moustaches à l'espagnole, tracées avec du charbon, et une brette à laquelle sert de pommeau une pomme, une orange ou quelque autre fruit semblable.

Il est bon de remarquer que dans le *Bourgeois gentilhomme*, dont la scène est à Paris, tous les personnages sont des Français, sauf précisément le valet de Cléante, ce Covielle, qui est Napolitain.

**COVILHAM** ou **COVILHAO** (Pedro DE), célèbre navigateur et aventurier portugais, né à Covilhao, mort après 1545. Il débuta fort jeune dans les armées de terre, et fit les guerres de la Castille ; puis, la paix conclue, il s'occupa d'entreprises commerciales, à l'exemple de la plupart des nobles de cette époque. Pendant un séjour qu'il fit en Afrique, son souverain le chargea de négocier quelques traités avec les rois maures, et son instruction et son habileté lui valurent bientôt une grande réputation. Aussi le roi Jean, qui l'avait déjà créé officier de sa maison, le choisit-il comme l'un des hommes les plus capables de chercher et de trouver le fabuleux roi Ogani, ou Prêtre-Jean, dont les Portugais croyaient les domaines situés en Abyssinie. Covilham reçut aussi l'ordre de s'informer, dans tous les pays qu'il visiterait, s'il était possible d'aller par mer aux Indes, depuis le cap de Bonne-Espérance. Alphonse de Payva fut désigné par le roi pour accompagner Covilham, et nos deux voyageurs, ayant emprunté à Calsadilla, évêque de Visco, une carte sur laquelle l'Afrique était bornée au midi par une mer navigable, partirent de Lisbonne au mois de mai 1487, avec l'intention de traverser l'Egypte. Comme il parlait l'arabe assez couramment, Covilham se joignit à une caravane de marchands arabes de Fez et de Tremisen, qui les conduisirent, lui et son compagnon, à Tor, au pied du mont Sinaï, dans l'Arabie Pétrée. Là ils recueillirent quelques renseignements précieux concernant le commerce de Calicut ; mais ils se séparèrent au port arabe d'Aden. Payva alla visiter l'Abyssinie, et Covilham se rendit dans l'Inde, pour s'assurer de la vérité des récits que lui avaient faits les marchands arabes. Il fut le premier Portugais qui explora les mers de l'Inde avant les grandes révolutions commerciales. Après avoir visité Calicut, Cananor et Goa, il alla à Sofala, sur la côte d'Afrique, afin d'examiner par lui-même les célèbres mines d'or de ce pays, et il y recueillit les premiers renseignements précis que les Européens aient eus sur l'île de la Lune ou Madagascar. Satisfait du résultat de son voyage, il se préparait à retourner en Portugal, lorsqu'il apprit au Caire la mort de Payva, qui avait été assassiné. Il résolut aussitôt d'aller lui-même à la recherche du Prêtre-Jean. Dans cette intention, il envoya un juif nommé Joseph porter à son souverain les notes et l'itinéraire de son voyage, avec une carte qu'un Maure lui avait donnée, et, accompagné d'un autre juif, Rabbi Abraham, il se dirigea vers l'Abyssinie. Le négus ou roi de ce pays lui fit la réception la plus bienveillante, et retira de tels avantages de ses connaissances et de son intelligence supérieure qu'il le contraignit ou le décida, on ne sait, à passer le reste de ses jours dans l'Abyssinie. Covilham se maria, amassa une grande fortune et parvint aux plus hautes dignités de l'Etat. En 1545, lorsque Rodriguez de Lima fut envoyé en qualité d'ambassadeur en Abyssinie, Covilham vivait encore, bien qu'il dût être alors très-âgé, car trente-trois années s'étaient écoulées depuis son établissement définitif dans le pays. Le vieux Portugais versa des larmes d'attendrissement et de joie à la vue de ses compatriotes, qui, à leur départ, demandèrent en vain la permission de l'emmener avec eux. Pendant ce long séjour à la cour d'Abyssinie, Covilham écrivit souvent au roi de Portugal, charmé d'entretenir une correspondance si instructive et si précieuse. Dans quelques-unes de ses lettres, il informait son ancien maître qu'il était possible d'aller aux Indes par mer depuis le cap de Bonne-Espérance, et il affirmait que les navigateurs indiens et arabes connaissaient parfaitement bien ce remarquable promontoire. Si le mérite de la découverte pratique du passage du cap appartient à Vasco de Gama, sa découverte théorique peut être justement attribuée à Covilham.

**COVILHAO**, ville de Portugal, province du Bas-Beira, à 80 kilom. N. de Castello-Branco, à 24 kil. S.-O. de Guarda, sur un petit affluent du Tage ; 6,700 hab. Cette ville, située près du versant de la sierra da Estrella, possède des fabriques de draps, de lainages et de chapeaux ; aux environs, sources thermales.

**COVILLARD** ou **COUILLARD** (Joseph), chirurgien français, né à Montélimar (Dauphiné), vivait au XVIIe siècle. Il s'acquit une grande réputation par son habileté à pratiquer la taille par l'appareil latéral. Il opérait un peu différemment des autres lithotomistes de son temps, plaçant l'incision plus bas et entamant le col de la vessie. On a de lui : le *Chirurgien opérateur* (Lyon, 1633, in-8°), et *Observations iatrochirurgiques pleines de remarques curieuses et d'événements singuliers* (Lyon, 1636, in-8°).

**COVIN** s. m. (ko-vain). Anc. art milit. Char de guerre armé de faux, en usage chez les Bretons et les Belges.

— Antiq. rom. Voiture de voyage à peu près semblable au char de guerre des Bretons.

**COVINAIRE** s. m. (ko-vi-nè-re). Art milit. Guerrier qui combattait sur un covin.

**COVINGTON**, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans le Kentucky, au confluent de l'Ohio et du Licking, en face de Cincinnati, dont elle semble un faubourg ou plutôt une dépendance ; 16,450 hab. Fabrication active de cotons et d'articles en fer. ‖ Autre ville des Etats-Unis, dans l'Etat d'Indiana, à 90 kilom. N.-O. d'Indianapolis, sur le canal qui fait communiquer le lac Erié et l'Ohio ; 8,500 hab. Aux environs, mines de fer et de charbon de terre.

**COVIVEUR** s. m. (ko-vi-veur — du préf. *co*, et de *viveur*). Néol. Celui qui fait le viveur avec un autre : *Il se croirait perdu de réputation s'il était rencontré par le valet d'un de ses* COVIVEURS *du boulevard de Gand.* (Charivari.)

**COVOR** s. m. (ko-vor). Comm. Tapis moldo-valaque. V. LAÏTCHER.

**COVOYAGEUR** s. m. (ko-voi-ia-jeur — du préf. *co*, et de *voyageur*). Homme qui voyage avec un autre.

**COVRETURE** s. f. (ko-vre-tu-re). Ancienne forme du mot COUVERTURE. ‖ Signifiait aussi Feinte, prétexte.

**COWALAM** ou **COWALLAM** s. m. (kou-a-lan). Bot. Grand arbre qui croît au Malabar et dans l'île de Ceylan, et auquel on attribue de merveilleuses propriétés médicales.

**COWANIE** s. f. (kou-a-nî — de *Cowan*, botan. angl.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rosacées, tribu des dryadées, renfermant une seule espèce, qui croît au Mexique.

**COWARD** (William), médecin et philosophe anglais, né à Winchester en 1656, mort en 1725. Il fit ses études à l'université d'Oxford et alla, quand il eut obtenu le grade de docteur, exercer la médecine à Northampton, puis à Londres. Ses opinions matérialistes firent supprimer un ouvrage publié par lui en 1702, sous le titre de : *Pensées sur l'âme humaine démontrant que sa spiritualité et son immortalité sont une invention du paganisme, et contraires aux principes de la saine philosophie et de la vraie religion* (*Thoughts concerning human soul, demonstrating, etc.*; Londres, 1702, 1 vol. in-8°). Ses idées ayant trouvé un adversaire décidé dans John Broughton (*Psychologie* ou *Traité de l'âme raisonnable*), Coward lui répliqua dans un second ouvrage, intitulé : le *Grand essai* ou *Défense de la raison et de la religion contre les impostures de la philosophie, prouvant : 1° que l'existence de toute substance immatérielle est une erreur philosophique et absolument inconcevable ; 2° que toute matière a originairement en elle un principe de mouvement propre intérieur ; 3° que la matière et le mouvement doivent être la base ou l'organe de la pensée chez l'homme et chez les brutes, avec une réponse à la* Psychologie *de Broughton* (Londres, 1704, 1 vol. in-8°). Deux ans plus tard, un nouvel ouvrage de controverse : *Enquête sérieuse sur les notions modernes relativement à l'âme humaine* (*The gust scruting or a serious enquiry in to the modern notions of soul*; Londres, 1706, 1 vol. in-8°) fut également supprimé avec le volume précédent. Coward a en outre écrit quelques livres de médecine. Ce sont : *De fermento volatili nutritivo conjecturæ rationales* (Londres, 1695, 1 vol. in-8°) ; *Ophthalmatria sive oculorum medela* (Londres, 1706, 1 vol. in-8°).

**COW-CATCHER** s. m. (kaou-ka-tcheur — de l'angl. *cow*, vache; *katcher*, attrapeur). Instrument adapté aux machines à vapeur américaines, pour enlever les vaches et autres animaux qui, se trouvant par hasard sur la voie ferrée, pourraient causer des accidents : *Les chemins de fer aux Etats-Unis n'étant pas protégés par des palissades, les animaux y pourraient facilement pénétrer et causer des sinistres, sans l'usage du* COW-CATCHER. (Perdonnet.)

**COWELL** (Jean), jurisconsulte anglais, né à Ernsborough (comté de Devon) en 1554, mort en 1611. Il fut professeur de jurisprudence à Cambridge. On a de lui : *The Institutes of the law of England* (1605), et une sorte de dictionnaire de législation, intitulé : *The Interpreter* (l'*Interprète*), publié en 1607, et brûlé comme contenant des doctrines jugées anticonstitutionnelles.

**COWES (WEST-)**, ville d'Angleterre, comté de Hampshire, à 19 kilom. S.-E. de Southampton, sur la côte N. de l'île de Wight ; 4,500 hab. Bon port de relâche, l'un des meilleurs et des plus fréquentés de la Manche ; chantiers de construction pour navires de commerce et yachts de plaisance. Bains de mer fréquentés ; ruines d'un vieux château. En face de West-Cowes, sur l'autre versant de la côte, se trouve le bourg de East-Cowes, qui renferme la douane et quelques autres établissements administratifs de la ville.

**COWLEY** (Robert), poëte et théologien anglais, mort en 1588. Il s'établit imprimeur et libraire à Londres du temps d'Edouard VI, s'expatria pendant le règne de la reine Marie, puis revint en Angleterre après l'avénement d'Elisabeth, et fut pourvu de bénéfices ecclésiastiques. Nous citerons parmi ses écrits en vers : la *Voix de la dernière trompette* (1549) ; *Plaisirs et peines* (1550, in-8°) ; *Epigrammes* (1550, in-8°).

**COWLEY** (Abraham), poëte anglais, né à Londres en 1618, fils d'un épicier de cette ville, mort en 1667. Il apprit à lire dans la *Reine des fées* de Spencer, entra comme pensionnaire du roi à l'école de Westminster, puis aux universités d'Oxford et de Cambridge, et publia à l'âge de quinze ans un recueil de poésie (*Fleurs poétiques*) qui commença sa réputation. Pendant la révolution, il se rangea parmi les royalistes et suivit la reine à Paris, où il fut employé à la correspondance chiffrée, et devint secrétaire de lord Jermyn, plus tard comte de Saint-Albans. Il resta dix ans absent d'Angleterre, et pendant cette période accomplit de nombreux et très-hasardeux voyages politiques à Jersey, en Ecosse, dans les Flandres, dans les Pays-Bas et ailleurs. En 1656, il se rendit secrètement en Angleterre, fut arrêté et ne fut mis en liberté qu'en fournissant une caution de 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.). Cette même année (1656), il publia ses *Poëmes*, et dans la préface de cette édition il intercala un passage supprimé dans les éditions suivantes, qui semblait indiquer une modification dans ses opinions royalistes, et dans lequel il manifestait le désir de se retirer dans les colonies d'Amérique et d'abandonner l'ancien monde pour toujours. A la mort d'Olivier Cromwell, il revint en France et reprit ses fonctions de secrétaire, qu'il conserva jusqu'à la restauration des Stuarts. En 1657, il avait été reçu docteur en médecine; mais rien ne fait supposer qu'il ait jamais pratiqué. A cette époque, il composa un poëme latin en six chants sur les plantes. Après la Restauration, Cowley était en droit d'espérer qu'il lui serait tenu compte de son dévouement. Ni Charles Ier ni son fils Charles II n'avaient été envers lui avares de promesses; mais, au moment de la distribution des faveurs, Cowley fut totalement oublié. On dit que, pour se venger, il altéra une de ses comédies, intitulée : le *Tuteur*, et la fit jouer sous le nouveau titre de : le *Coupeur de*